

Boucar Diouf
L'appel du large

Marie Labrecque

Volume 8, Number 1, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64915ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labrecque, M. (2011). Boucar Diouf : l'appel du large. *Entre les lignes*, 8(1), 10–12.

Boucar Diouf

L'appel du large

ENTREVUE MARIE LABRECQUE / PHOTO JULIE DUROCHER / **Conteur, auteur, humoriste, animateur et enseignant,**

Boucar Diouf possède l'art de communiquer à travers les mots. Rencontre avec un sympathique lecteur qui nous entraîne dans un captivant périple, de son Sénégal natal à son Québec d'adoption, du conte à la science.

ENTRE LES LIGNES : VOUS AVEZ GRANDI AU SÉNÉGAL, AUPRÈS DE PARENTS ANALPHABÈTES. IL N'Y AVAIT DONC PAS DE LIVRES À LA MAISON?

BOUCAR DIOUF : Non, aucun. Mais on a eu la chance d'aller à l'école. Quand j'étais jeune, le président du pays était Léopold Sédar Senghor, un poète connu dans la francophonie, qui a écrit plusieurs recueils. Il croyait beaucoup à l'éducation. Économiquement, le Sénégal se portait mal, mais il y avait des écoles partout, même dans les villages les plus reculés. Moi, je viens d'une famille d'agriculteurs, et sur neuf enfants, sept sont allés à l'université. Dans ma région, je pense que l'école était un moyen d'éviter d'avoir à cultiver des arachides, parce que c'est horrible.

ELL : À L'ÉCOLE, VOUS AVEZ APPRIS EN MÊME TEMPS LA LECTURE ET LE FRANÇAIS.

À l'âge de six ans, je parlais le sérère. Les enfants arrivaient en classe chacun avec leur dialecte. C'était plus difficile pour nous parce qu'on parlait de zéro. Mais comme l'a dit le poète algérien Kateb Yacine, le français est un butin de guerre pour les Africains. Ça nous a permis de communiquer, puisqu'il y a tellement d'ethnies en Afrique. Juste au Sénégal, il y en a une vingtaine qui ne se comprennent pas! Alors le français est devenu une langue fédératrice pour nous. Moi, j'ai toujours adoré la langue française, et j'ai toujours aimé lire.

ELL : QUELS SONT VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE?

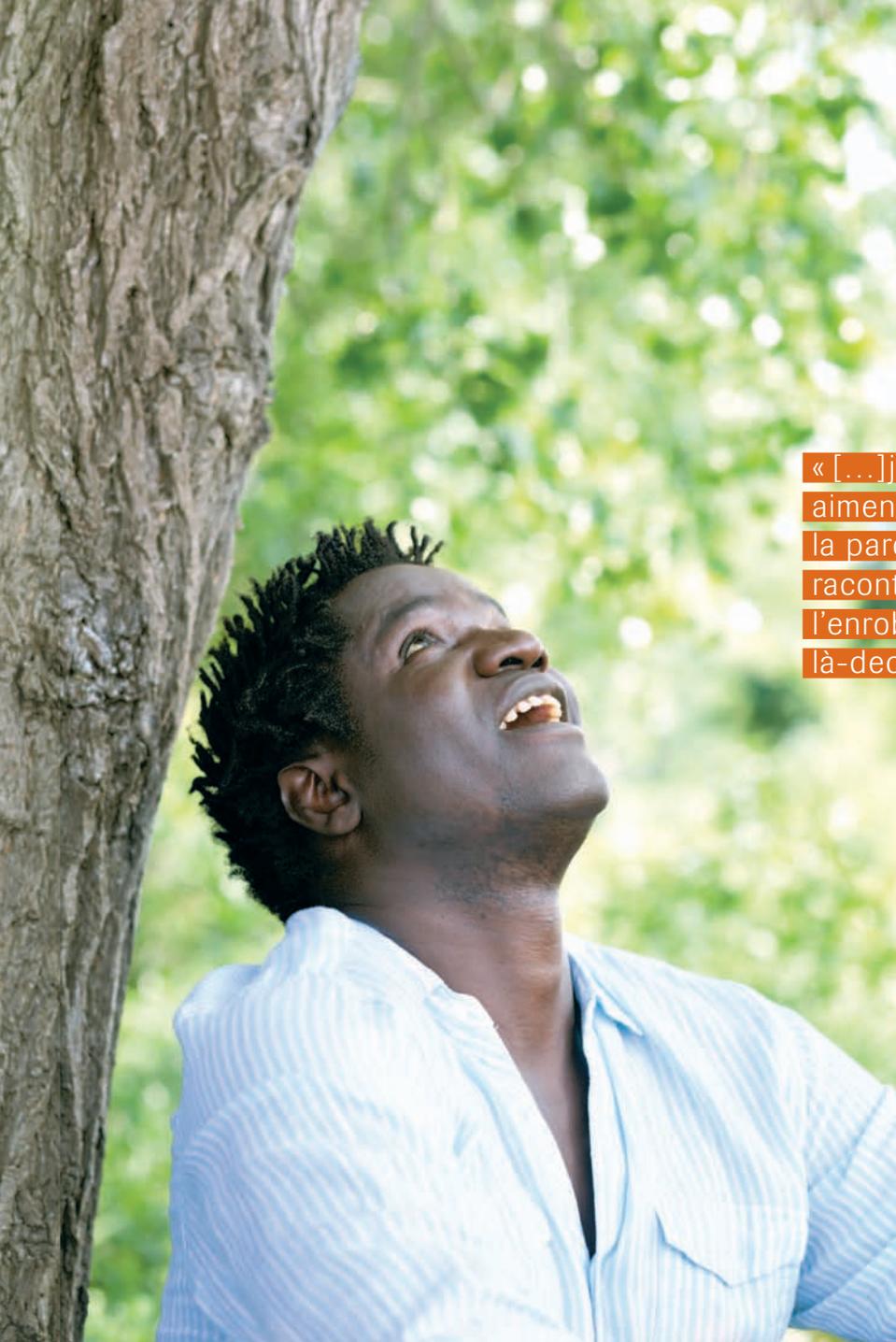
La préfecture de Fatick, mon lieu d'origine, recevait souvent des dons de livres venant de la France ou des États-Unis. Mes premières lectures furent les bandes dessinées *Mickey*. On

se les échangeait, elles étaient très rares. Quand quelqu'un en avait, elles faisaient l'objet de tractations. Parfois, on les louait, puis elles passaient à un autre... Et arrivait un moment où l'album était tellement magané qu'on ne pouvait plus rien voir.

Vers 13-14 ans, j'ai lu un roman de Pierre Loti, *Pêcheur d'Islande*, qui raconte les tribulations de pêcheurs de morue. Ça a été un roman culte pour moi, je l'ai lu plusieurs fois. Et il a vraiment déterminé le reste de ma vie : j'ai étudié en biologie, obtenu un doctorat en océanographie de l'Université du Québec à Rimouski, rédigé une thèse sur les poissons. Et je viens d'écrire un bouquin (*Le brunissement des baleines blanches*, Les Intouchables) sur le bélouga, qui parle aussi de la morue... Tout ça forme une espèce de boucle.

ELL : LES LIVRES ÉTAIENT RARES DURANT VOTRE JEUNESSE, DONC PRÉCIEUX...

Oui. D'ailleurs, la seule fois où j'ai volé dans ma vie, c'était des bouquins. J'étais au secondaire, j'aimais beaucoup les livres, et je n'en avais pas. Le lycée de Fatick avait reçu des livres, qui étaient entreposés dans une classe non verrouillée. J'y suis entré une nuit, et j'ai mis les livres dans un sac. Mais ce que j'ignorais, c'est que c'était un don des États-Unis. Le lendemain, j'ai vu que tous les livres étaient en anglais! Je ne savais pas quoi faire avec. À l'époque, ma mère avait plusieurs moutons, qui aimaient beaucoup les feuilles qu'on faisait gonfler dans l'eau. Alors avec le temps, j'ai déchiré toutes les feuilles, et les moutons ont mangé tous les livres (rires)!



« [...] je crois que si les Africains aiment lire, ils restent plus émus par la parole. Ils aiment écouter le griot raconter l'histoire de leurs ancêtres, l'enrober, mettre la poésie du verbe là-dedans. »

venue de l'Occident. On lisait plein d'auteurs africains, comme Camara Laye (*L'enfant noir*), de la Guinée.

ELL : AVEZ-VOUS DES AUTEURS FÉTICHES?

J'ai lu tout ce qu'Alain Mabanckou a écrit : *Verre cassé*, un classique, *Mémoires de porc-épic*, *Black Bazar*. Bien avant lui, il y a eu Ahmadou Kourouma. Roman culte en Afrique, *Les soleils des indépendances* dit que les Africains sont devenus schizophrènes après l'Indépendance; qu'ils connaissent le français, la science, mais qu'ils ne savent plus qui ils sont vraiment. Kourouma a aussi écrit *En attendant le vote des bêtes sauvages* et *Allah n'est pas obligé...* Pour moi, c'est l'un des plus grands auteurs de la francophonie. J'ai lu et relu tout ce qu'il a écrit. Et il m'inspire beaucoup quand je fais du spectacle parce qu'il

a un sens de l'humour extraordinaire.

Sinon, j'aime bien Dany Laferrière. Pas toute son œuvre, mais j'ai beaucoup apprécié *L'énigme du retour* et *Je suis un écrivain japonais*.

ELL : VOUS AVEZ IMMIGRÉ AU QUÉBEC EN 1991. EN QUOI L'EXPÉRIENCE DE L'EXIL A-T-ELLE CHANGÉ VOS HABITUDES DE LECTURE?

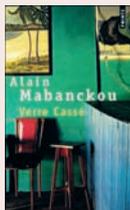
Je m'intéresse de près à l'identité depuis que je suis ici. Alors, j'ai tendance à lire des œuvres qui en parlent. J'ai beaucoup lu Amin Maalouf, l'auteur des *Identités meurtrières*, et Tahar Ben Jelloun. Tous ces écrivains dont les ▶

ELL : QUELS AUTEURS AVEZ-VOUS LUS À L'ÉCOLE?

Des classiques français : *Les misérables*, de Victor Hugo, *Tartuffe*, de Molière, *Le Cid*, de Corneille... C'était très loin de notre réalité! Quand on récitait le monologue de Don Diègue, on se demandait : c'est quoi, du laurier? Les Français avaient réussi à nous convaincre que ce qu'on faisait ne valait rien. Donc, il fallait lire les auteurs français ou sinon les classiques grecs – *L'Iliade*, *L'Odyssée* et compagnie. Mais les Africains ont beaucoup combattu pour mettre leur littérature au programme. Moi, je fais partie de la génération de transition, qui a étudié à la fois la littérature africaine et celle

LES CHOIX
DE BOUCAR DIOUF

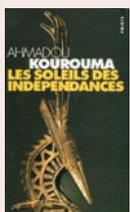
**PÊCHEUR
D'ISLANDE**
Pierre Loti
Gallimard,
coll. Folio classique
1988



VERRE CASSÉ
Alain Mabankou
Seuil, coll. Points
2006



**SOUNDJATA
OU L'ÉPOPÉE
MANDINGUE**
Djibril Tamsir Niane
Présence africaine,
coll. Poche
1971



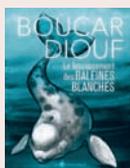
**LES SOLEILS DES
INDÉPENDANCES**
Ahmadou Kourouma
Seuil, coll. Points
1995



**LE PLUS GRAND
SPECTACLE DU
MONDE**
Richard Dawkins
Robert Laffont
2010



**LE PASSAGE
OBLIGÉ**
Michel Tremblay
Leméac
2010

LIVRE RÉCENT
DE BOUCAR DIOUF

**LE BRUNISSEMENT
DES BALEINES
BLANCHES**
Les Intouchables
2011

identités se baladent et qui ont écrit là-dessus. De plus, après une dizaine d'années ici, je me suis repassionné pour la littérature africaine. J'ai racheté tous les classiques; j'avais besoin de les relire. On dirait qu'il y a quelque chose de rassurant là-dedans. La nostalgie m'a frappé. Du coup, j'ai recommencé à voir tout ce qu'on avait fait de beau, parce que j'ai regardé avec des yeux de Québécois. Parmi ces classiques que tous les Africains connaissent, il y a un gros conte intitulé *Soundjata ou l'épopée mandingue*, de Djibril Tamsir Niane. Il parle d'un homme né sans jambes, mais qui allait devenir le plus grand roi de l'empire du Mali – qui recouvrait toute l'Afrique de l'Ouest à l'époque. J'ai écrit une pièce de théâtre basée là-dessus. Je veux la jouer un jour.

ELL : L'ORALITÉ ÉTAIT TRÈS IMPORTANTE DANS VOTRE CULTURE?

Ah oui. J'ai été élevé à la belle étoile, avec le conte. Mes grands-parents racontaient des histoires. Je viens d'une société initiatique, où des récits sont transmis d'une génération à l'autre. C'est une partie importante de l'identité. Je pense qu'on ne s'est jamais départi de la tradition orale : les premiers romans publiés dans l'ouest de l'Afrique après les conquêtes d'indépendance en 1960, c'étaient encore des histoires racontées à la façon de ces troubadours africains qu'on appelle les griots. Même aujourd'hui, je crois que si les Africains aiment lire, ils restent plus émus par la parole. Ils aiment écouter le griot raconter l'histoire de leurs ancêtres, l'enrober, mettre la poésie du verbe là-dedans. Moi, c'est justement ce que je fais sur scène! C'est une forme dont je ne peux pas me débarrasser, même si j'ai essayé, parce que j'ai un côté rationnel très fort.

ELL : QUELS AUTEURS AVEZ-VOUS DÉCOUVERTS AU QUÉBEC?

Je me suis intéressé beaucoup à l'Histoire. Je lis présentement *Elles ont fait l'Amérique*, de Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque. Mais à part Michel Tremblay, je n'ai pas lu beaucoup de littérature québécoise. Par contre, j'aime la chanson

québécoise traditionnelle. Je connais bien l'œuvre de Gilles Vigneault.

J'aime bien lire des livres qui m'apprennent quelque chose. Un roman de fiction pure, genre un roman policier, ça me touche moins. Il faut qu'il y ait une dimension historique, un ancrage dans la terre. Ce que j'aime chez Michel Tremblay, c'est qu'on a l'impression d'y apprendre le Québec. On fait son cours d'Histoire 101 du Québec, mais dans un bouquin. Un peu comme lorsqu'on écoute les chansons de La Bolduc.

ELL : VOUS LISEZ BEAUCOUP D'OUVRAGES SCIENTIFIQUES?

Je suis passionné par tout ce qui s'appelle science évolutive; comment la vie est apparue sur Terre. J'ai lu beaucoup d'auteurs comme Richard Dawkins. Il est pour moi l'un des plus grands penseurs du siècle, en science. Je suis en train de lire *Le plus grand spectacle du monde*. Dawkins avait pris sa retraite, mais il a décidé d'écrire ce bouquin afin d'expliquer que l'évolution, ce n'est pas une théorie, mais une vérité. Il faut lire aussi du même auteur *Le gène égoïste* et *Pour en finir avec Dieu*.

Et je lis beaucoup de bouquins sur la science des aliments. Je m'y intéressais avant de coanimer *Des kiwis et des hommes*. J'ai enseigné la biochimie à l'université. Toutefois, j'ai beaucoup élargi mes connaissances sur la nourriture, grâce à l'émission. Une bonne partie de ma bibliothèque est consacrée à l'évolution alimentaire, aux oméga-3, à divers régimes...

ELL : POUR VOUS QUI AVEZ GRANDI SANS BIBLIOTHÈQUE, C'EST IMPORTANT MAINTENANT D'EN AVOIR UNE?

Ah, mais c'est un privilège d'avoir des livres à portée de main! J'ai retapé mon sous-sol cette année et j'ai acheté deux grosses bibliothèques qui recouvrent le mur au complet. Je m'assois devant et je me dis : pour quelqu'un qui devait emprunter des *Picsou* à l'époque, c'est pas pire (rires)! ✨